

L'Écho de Saïda

BULLETIN DE LIAISON DES SAÏDEENS

AMICALE DES SAÏDEENS - 13, rue des Acacias (Tél. 05 61 39 83 00) - 31650 SAINT-ORENS

21^e année - N° 88 - 3^e trimestre 2004 - Responsable de la publication : Louis Baylé - Mise en page - Publication : Bureau de l'Amicale

La Chasse



"Bonnes vacances à tous"

En ce début de l'été, la rédaction de l'Echo de Saïda vous souhaite de bonnes vacances.

Bien sûr, pour la plupart d'entre nous, retraités, c'est toujours les vacances. Encore que... !

Mais ces "grandes vacances" sont les plus favorables aux retrouvailles en famille ou entre amis. C'est l'occasion de recevoir enfants, petits et arrière-petits enfants ou d'aller leur rendre visite ; de "passer voir" des amis, souvent dispersés à travers tout l'hexagone.

Souhaitons seulement, pour ces chassés-croisés estivaux, une température moins "caniculaire" que l'an passé, même si, enfants du sirocco, nous y étions habitués.

Et, à notre connaissance, cette grosse canicule de l'an passé n'a tué aucun de nos anciens saïdéens. Sans doute parce que nous sommes "plus famille" que d'autres. On nous reproche même parfois d'être "trop famille"...

Pour ces vacances, permettez-nous de vous donner deux suggestions :

1^{re} idée : *Si vous vous déplacez en famille et (ou) chez des amis, saïdéens ou pas, pensez à emporter avec vous la Vidéo "Saïda l'Heureuse" et le dernier Echo de Saïda. Regardez-les ensemble. Vous verrez : à plusieurs, l'émotion est encore plus forte. Et partager un plaisir est toujours un bonheur plus grand.*

2^e idée : *Plus onéreuse que la première (!) elle vous*

coûtera le prix d'une carte postale et d'un timbre-poste. Faites-nous le plaisir de l'envoyer à l'Amicale, après y avoir écrit une histoire drôle, réelle ou entendue, une anecdote ; ou simplement pour nous faire un "petit coucou" des quatre coins de France ou de l'étranger. Avec l'autorisation de leurs auteurs, nous publierons les plus "rigolotes", les plus originales et celles venant du plus loin.*

*** Adresser à :** Amicale des Saïdéens- 13 rue des Acacias - 31650 Saint-Orens

Enfin, avant de vous lâcher dans la nature pour ces vacances ou de vous laisser vous mettre à l'ombre, permettez-nous de remercier une fois encore, très fort, tous les Saïdéens qui participent à l'Echo de Saïda et à la vie de l'Amicale en nous envoyant photos de là-bas, textes, souvenirs et autres. Ce N° 88 de l'Echo a été fait par vous, en majeure partie.

Quant aux textes, poèmes, photos, etc... que vous nous avez envoyés et qui ne sont pas encore parus, prenez patience. Tous paraîtront, à condition qu'ils intéressent Saïda et ses environs immédiats ou qu'ils présentent un intérêt exceptionnel par rapport à l'Algérie Française et au devoir de mémoire que nous lui devons.

Sur ce, BONNES VACANCES A TOUS !... et n'oubliez pas nos deux bonnes idées.

La Rédaction.

Vue inédite du Pont du Chemin de fer surplombant l'Oued Saïda.

Très belle photo de Guy Lemessier, ancien militaire au 1/12 R.A. à Saïda



Pour les Jeunes Saïdéens

«Deux “Fleurs” de Saïda pour l’Abbé Pierre»

Ce que personne n’a su... Ce que personne ne sait...

Ou l’histoire de Saïdéens généreux et anonymes... Il y a 50 ans

« Devant l’absence chronique de logements sociaux, on a rappelé ces jours-ci, à la radio et à la télé, qu’il y a déjà 50 ans, l’Abbé Pierre alertait les pouvoirs publics sur ce problème.

On sait aujourd’hui que la carence dénoncée à l’époque est toujours là et qu’en réponse à l’alarme soulevée par le prêtre, nos dirigeants, - avant leur élection -, n’ont jamais été avares de promesses... Personne n’ignore ce qu’il en résulte, en général, après les élections !

Quant aux besoins des nécessiteux, aux appels de l’Abbé Pierre : loin des yeux, loin du cœur, et puis Dieu y pourvoira...

Il est pourtant un fait, particulièrement significatif, qui s’est passé en Algérie (française), à Saïda précisément, il y a un demi-siècle de cela.

Là, la voix et le projet de l’Abbé Pierre ont été bien entendus et c’est tout à l’honneur de nombreux de nos concitoyens de s’être mobilisés, d’autres d’avoir participé à la réalisation du projet de charité nationale.

Ce projet, le voici :

En 1954, l’Abbé Pierre lançait un appel à la générosité des Français pour leur demander de participer au financement de la construction de logements destinés aux malheureux

Les Français furent sollicités afin qu’ils prêtent leurs économies à la Fondation de l’Abbé Pierre. Pour les prêteurs, ce n’était nullement une affaire spéculative ni lucrative car l’argent prêté ne leur rapportait aucun intérêt et n’était remboursable que ... dans les 20 ans !

En somme les prêteurs n’avaient en main qu’un simple reçu et l’espoir ... d’être un jour remboursé.

Pour convaincre les épargnants de l’époque, la Fondation Abbé Pierre fit appel au circuit habituel de diffusion de titres et collecte de fonds que sont les banques. **Comme partout en France, les banques de Saïda furent appelées à prêter leur concours ;** mais on n’imposa à aucune banque un quota d’obligations à placer.

La générosité joua partout et l’opération connut un grand succès.

Remarque : En examinant un tableau financier, malgré son austérité, on peut y découvrir parfois quelques belles fleurs. Il en est ici deux ; les voici :

Première fleur :

- Toutes proportions gardées (moyens et taille des agences), La Compagnie Algérienne,



avenue Gambetta à Saïda, fût la banque la plus performante et la Direction Générale à Paris la classa 1ère pour ses résultats.

Cette information resta intérieure et, par modestie, ne fût étalée par personne comme un trophée. Mais elle mit en relief, à titre privé, l’ardeur désintéressée des cadres et de tout le personnel de cette petite agence dans le soutien à l’œuvre de l’Abbé Pierre.

Ce dernier ne saura jamais, hélas ! le nom de quelques-uns de ceux qui ont donné le meilleur d’eux-mêmes en s’investissant sans compter pour cette noble cause.

Ont très activement contribué à ce que Saïda réalise cette exceptionnelle prouesse au profit des démunis :

Ernest Emsallem, Marcel Bensadoun, Pierre Duteil, Simon Crach, Albert Benzimra, tous aujourd’hui disparus.

Nous les citons pour honorer leur mémoire et rappeler leur mérite.

Sans oublier tous les anciens de la Cie Algérienne, toujours présents parmi nous, qui oeuvrèrent avec la même foi. Ils se reconnaîtront. Vous les reconnaîtrez

Deuxième fleur :

Cet esprit et cette générosité saïdéenne ont prévalu et se sont maintenus à tel point qu’au terme des 20 années, période à laquelle les prêteurs étaient en droit de récupérer leur argent, **pratiquement personne n’a voulu rentrer en possession de ses fonds.** Alors qu’une simple demande suffisait pour ce faire.

En clair, les Saïdéens (ville et environs) de toutes confessions et de toutes conditions ont renoncé, - suprême élégance-, à réclamer le remboursement dû. Certains, - en toute modestie -, et ce n’était pas l’exception, m’ont avoué que réclamer les sommes prêtées, et qui représentaient pour eux une main bienveillante tendue vers les plus démunis, eut été ternir cette aide qu’à priori ils se faisaient à l’idée d’être un don.

Donc, pas question pour beaucoup, malgré les besoins en France découlant de l’indépendance de 1962, de revenir sur un geste antérieur de fraternelle charité. On se prend à rêver et l’on reste sans voix à entendre pareil raisonnement. Et pourtant, il est avéré.

Ce geste honore les Saïdéens ; on voit là, -et ils ont été nombreux-, combien ils ont soutenu, à leur époque, l’œuvre de l’Abbé Pierre.

Alors que l’Abbé Pierre, malgré son grand âge, poursuit inlassablement, péniblement même, son œuvre vis-à-vis des sans logis, il me semble bon que nos jeunes générations sachent qui il est ; et aussi, qu’elles soient fières du comportement, il y a juste 50 ans, de leurs parents à son égard. »

Un Vieux Témoin. (H.P) dans le 83

Pour les Jeunes Saïdéens

«Nos jeunes s'installent»

• La Rédaction :

Vos enfants, petits-enfants s'installent ou sont déjà en activité. N'hésitez pas à le faire savoir : qu'ils soient commerçants, artisans, professions libérales (médecins, pharmaciens, avocats, etc...) artistes, etc...

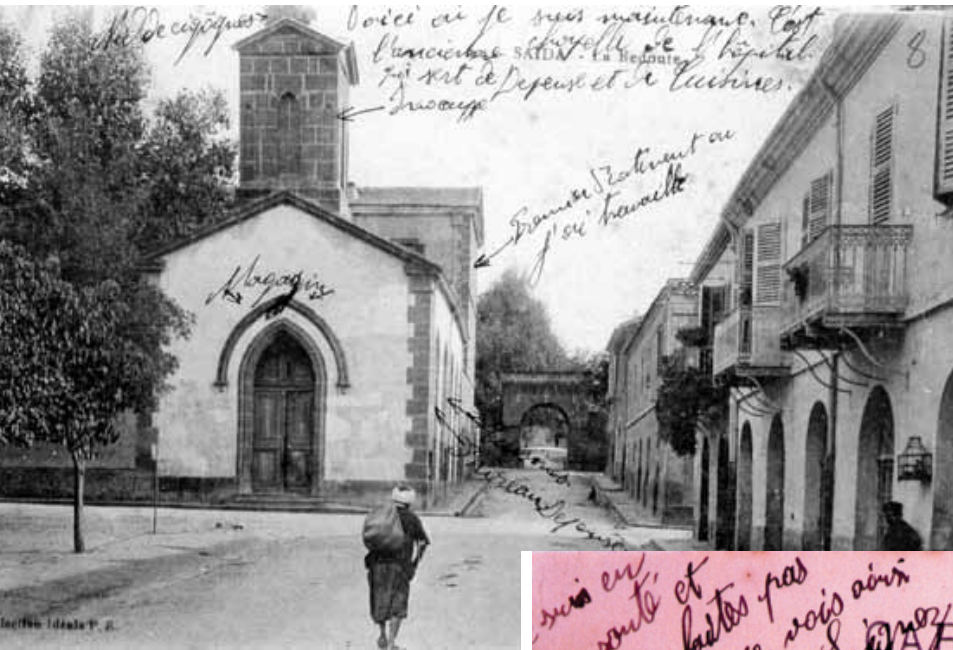
A travers l'Echo de Saïda nous communiquerons ces informations à tous nos amis qui le désirent. Et nous sommes certains que leur préférence ira vers nos jeunes; et ce sans chauvinisme aucun... ! Nous n'étions pas chauvins à Saïda, sauf peut-être, un peu, au foot quand le Gaieté jouait...

► «Couleur sable» : Mobilier & décoration

Thierry Dominguez, fils de César et d'Augustine Lopez, a ouvert une mini chaîne de magasins d'ameublement et

décoration à l'enseigne de «Couleur sable» dans le département de l'Hérault, à Agde, à Pezenas et à Clermond-l'Hérault.

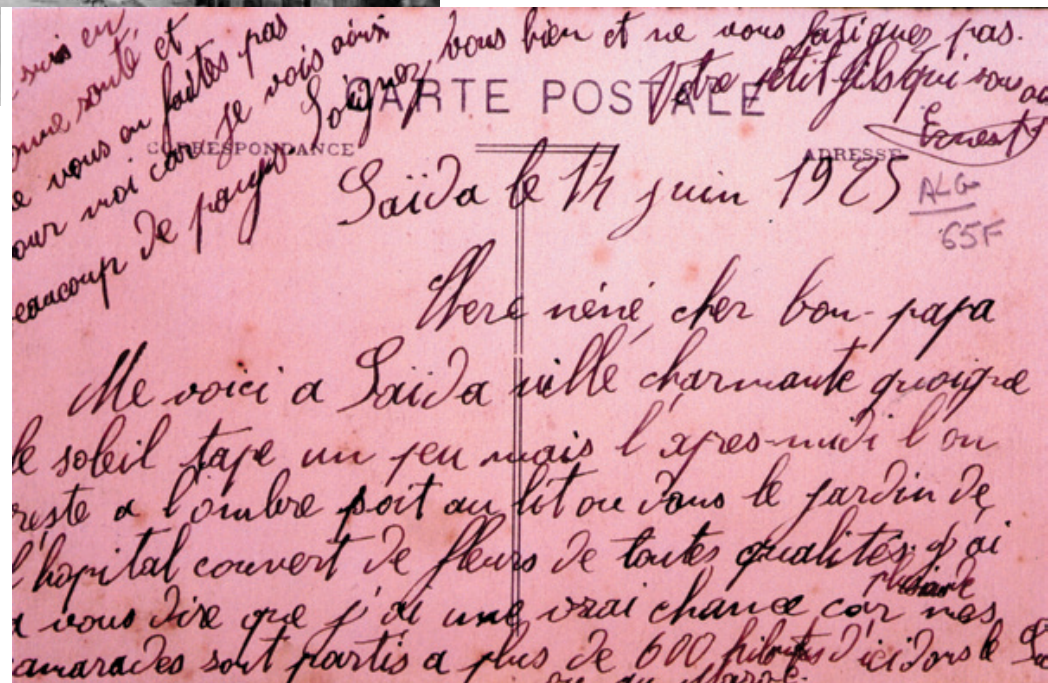
Amis Saïdéens du 34 ou d'ailleurs, si vous envisagez de changer votre canapé (aïe ! mes reins !...), si vous pensez remplacer bientôt votre grand lit à deux places pour... deux lits jumeaux (aïe ! mes... !), si vous voulez des chaises plus confortables, etc..., etc... Alors, faites un petit tour par l'un de ses trois magasins. Vous serez bien reçus.



«Des nouvelles de Saïda en 1925 d'un jeune appelé du Tarn-et-Garonne qui écrit à ses grands-parents»

● En juin 1925, Ernest un jeune soldat qui fait son service militaire à Saïda trouve «la ville charmante quoique le soleil tape un peu»... ! Mais il a de la chance.

Photo Recto (ci-dessus), Verso (ci-contre)



«La Chasse dans la région de Saïda» Un loisir ? Un sport ? Une passion ?

Pour tous ceux qui la pratiquaient, la chasse était bien plus qu'un loisir, bien plus qu'un sport.

C'était une véritable passion !

Il faudrait d'ailleurs dire les chasses, tant les espèces de gibiers étaient nombreuses et les manières de les chasser diverses et variées. Et les chasseurs tout aussi nombreux. Chasseurs de la ville et des villages ; chasseurs des fermes, des douars ; chasseurs européens, chasseurs arabes, souvent les meilleures "gâchettes" dans le tir au vol sur perdreaux ou autres oiseaux.

Tous avaient en commun cette même passion ; ce même attachement à son (ses) chien(s), à son (ses) fusil(s) ; ce même désir de partager entre amis chasseurs les casse-croûte d'avant, de pendant et d'après la partie de chasse; casse-croûte souvent, très souvent, bien

"arrosés". Heureusement qu'à cette époque bénie, on ne "soufflait pas dans le ballon" !..

► Il y avait les chasses « classiques » : perdreaux,



De gauche à droite : Manuel Cazorla, Paul André

en tout chasseur sommeille un braconnier... ! beaucoup pratiquaient les deux.



De gauche à droite : x, Claude Marin, Guy Marin, Joseph Martinez, Robert Vincent, Manuel Cazorla

Saïda était entourée de forêts propices au gibier. **Lièvres et perdreaux y « pillulaient »**, comme le disait, avec humour, notre cher pharmacien, Gaston Chassaing. **Les tableaux de chasse étaient souvent impressionnants** (voir photos !). Et, lorsque c'était le cas, il était d'usage de descendre l'avenue, du monument aux morts jusqu'à la gare, klaxon à fond, le chapelet de gibier suspendu tout au tour de la voiture. Tout cela, bien sûr en période d'ouverture de la chasse, en toute légalité.

► **Une chasse interdite : les Lièvres, aux phares, la nuit, en forêts.**

Il suffisait, par les nuits de pleine lune, d'une auto ou d'une camionnette à plateau, de deux fusils et de bons phares. Les lièvres, attirés par la lumière de ces phares, se précipitaient au devant de la voiture. Ils avaient peu de chance d'en réchapper, sauf si le conducteur de la voiture,

Suite en page 6



Les chiens de Diego Florès sont impatients de partir en chasse. Un militaire du 8^e RIM stationné à la ferme Flinois



A gauche : Joseph Ermosilla, père de Paulo, une des toutes meilleures gachettes de la région.

lièvres, cailles, etc...les plus pratiquées.

Et celles plus spécifiques à notre région et au sud : calandres, gangas, outardes, gazelles...

Il y avait aussi les chasses permises et les chasses... interdites ! (époques, manières de les pratiquer). Et comme

«La Chasse dans la région de Saïda»

Un loisir ? Un sport ? Une passion ? Suite en page 6

pour mettre un peu plus de piment à la chasse, s’amusait, à la vue du lièvre, à donner des coups de volants. Il n’était pas rare de revenir avec des dizaines de pièces dans la voiture.

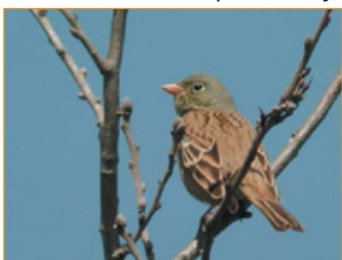
Cette “chasse” était sans doute la plus surveillée par les gardes forestiers. Aujourd’hui encore, je ne sais si certains d’entre nous se sont fait prendre un jour. Mais le jeu en valait la chandelle ; non pas pour

le gibier tué qui était distribué, mais par les parties de franches rigolades, d’émotions et de “sous-tos” qui s’ensuivaient. Que de souvenirs !

Guy Marin, sans doute, avec Sassa Baylé, parmi les tout meilleurs fusils de la région de Saïda. Un beau chapelet de cailles... françaises... autour du cou →



Cailles, palombes, tourterelles, et aussi lapins abondaient dans les forêts, dans les clairières. Après les moissons, si elles n’avaient pas été trop tardives, les cailles se chassaient, dès l’ouverture officielle, dans les chaumes de blé fraîchement coupés ; on y trouvait aussi les **ortolans**, nos fameuses “**tchourianas**”, qu’il nous arrivait de “cueillir” à la main, par temps de très grosse chaleur.



Notre «Tchouriana» était plus beige sablée que celle de France (photo)... et bien meilleure !

Une autre manière de chasser la caille, très amusante, mais strictement interdite, se pratiquait couramment pendant les moissons. Il suffisait de marcher à côté de la moissonneuse-batteuse, autour de la parcelle de blé et d’attendre que les cailles s’envolent

devant celle-ci, en bout de champs. Un petit calibre faisait l’affaire...

Le gibier d’eau, canards sauvages, bécasses, vanneaux arrivait à des périodes bien précises, près des points d’eau, des lacs. Il permettait aux « spécialistes » de s’en donner à cœur-joie.

Des vols de **grues**, passaient parfois très haut dans le ciel, magnifiquement alignés. Elles se posaient au gré de leur humeur, mais il était toujours très difficile de les approcher.

À côté de ces chasses classiques, il y en avait d’autres, bien spécifiques de notre région et de celle du Sersou. Les plus connues : **celles aux calandres et aux gangas**.

Plus au sud, dans les plaines d’alfa, on venait tirer l’**outarde** et la **gazelle**.

La **chasse à la calandre** se pratiquait de différentes manières, plus ou moins licites ; plutôt moins que plus ! ce qui la rendait que plus attirante...



On s’entraîne à la maison (ci-dessus) avant de partir affronter la nuit et les chaumes piquants (ci-dessous)



✓ La plus efficace **était celle de nuit (strictement interdite !)**. Connue de tous, elle a été contée et re-contée. Elle pouvait rapporter gros ; plusieurs centaines, parfois, de cette succulente variété d’alouette auxquelles se mélangaient, de temps en temps, quelques cailles et autres “tchourianas”.



Alouette calandre

✓ Une autre manière, pour les passionnés du fusil : **les doublés aux points d’eau**.

En fin d’après-midi, les calandres, assoiffées, se posaient par centaines sinon par milliers aux bords des point d’eau.

Cachés dans un abris fait pour les besoins de la cause, les chasseurs attendaient qu’un maximum de ces volatiles se soient posés pour ouvrir le feu; en général, un coup au sol, un coup en l’air (de fusil, bien sûr !) suffisaient pour en abattre plusieurs dizaines, le record étant plus de cent en un seul doublé.

Suite en page 7

«La Chasse dans la région de Saïda»

Un loisir ? Un sport ? Une passion ? **Suite en page 6**

✓ Une variante de cette chasse aux points d'eau : le fusil était remplacé par **un filet** (chebka) que l'on tirait d'un coup sec pour le rabattre sur les calandres en train de boire. Avantage de cette chasse : ça ne faisait pas de bruit comme le fusil (gare aux gendarmes !) et on les attrapait vivantes.



Quelques Gangas en vol

Ce qui permettait de sélectionner les bonnes chanteuses, comme celles, célèbres, de **Monsieur Paès**.

La chasse aux Gangas, comme pour les calandres, se pratiquait aussi en "tirant dans le tas".

Et quand des vols impressionnants de plusieurs milliers de gangas survolaient leurs têtes, même les plus mauvais chasseurs (il n'y en avait pas à Saïda ; c'était en général les invités !) arrivaient, sans viser, à faire un carton. De la taille d'un gros pigeon, **ce bel oiseau du désert** était excellent, à manger rôti, très- très jeune ; valable en civet, même un peu moins jeune ; et carrément immangeable, trop vieux.

Gazelles et outardes étaient plutôt affaire de "spécialistes", de chasseurs chevronnés. Cette chasse se passait bien plus au sud ; une petite expédition qui laissait souvent ressorts et amortisseurs des voitures sur le carreau.

✓ Il n'y avait pas plus malin que **l'Outarde**. Très méfiante, il était impossible de l'approcher à portée de fusil sans recourir à certains subterfuges. Le plus utilisé était de **se déguiser** en indigène du coin, d'en revêtir le burnous ou la djellabha, de monter sur un âne en camouflant le fusil (à cause des reflets du canon). Dès lors, les outardes, habituées à voir passer ce genre d'équipage, reprenaient confiance. Le chasseur devait alors s'en approcher, non pas en ligne droite, mais en tournant autour et en rétrécissant les cercles progressivement, jusqu'à une portée de fusil. Alors, c'était gagné ; "la messe était dite "pour ces pauvres bêtes.

Mais que c'était bon !

✓ Quant aux **Gazelles**, très méfiantes aussi, le plus dur était peut-être de trouver le troupeau.



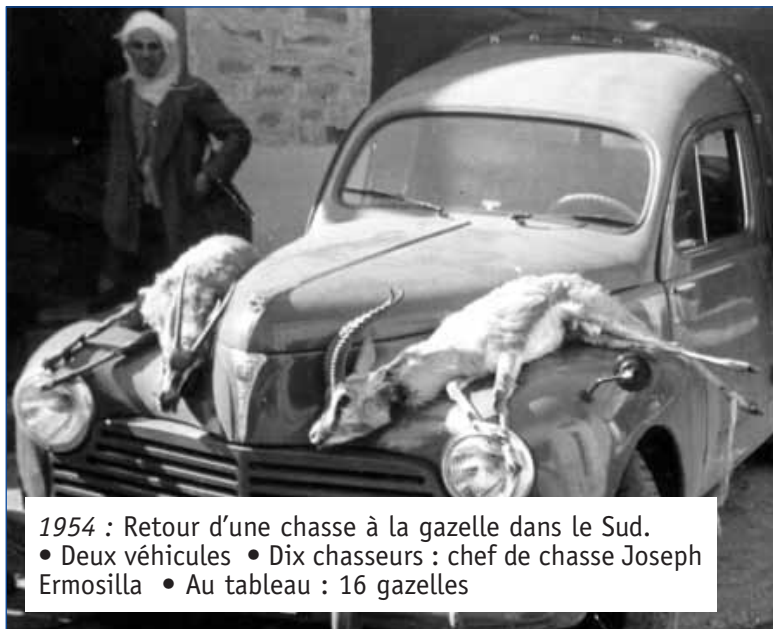
l'Outarde

Pour ce faire, des centaines de kilomètres à parcourir étaient parfois nécessaires. Combien de chasseurs aguerris se sont perdus dans la mer d'alfa. Certains se sont même retrouvés en territoire marocain sans le savoir. Mais quand le troupeau était au rendez-vous : aie ! aie ! aie ! Quelle émotion ! La poursuite pouvait commencer à travers la steppe, à toute vitesse. Après des kilomètres et des kilomètres de course, les gazelles épuisées "se rendaient". La suite, vous la devinez.



gazelle

Suite en page 8



1954 : Retour d'une chasse à la gazelle dans le Sud.
• Deux véhicules • Dix chasseurs : chef de chasse Joseph Ermosilla • Au tableau : 16 gazelles



Un charognard (espèce de vautour) dont l'envergure pouvait atteindre 2 à 3 mètres

«La Chasse dans la région de Saïda»

Un loisir ? Un sport ? Une passion ? Suite en page 7

Il y a encore bien d'autres bestioles dont nous aurions pu parler. Les sangliers qui, paraît-il, pullulent aujourd'hui, en 2004, à Saïda. "De notre temps", il y en avait aussi un peu, dans des zones bien délimitées. Leur chasse était peu pratiquée.

Pour en terminer avec tous ces gibiers, je voudrais dire deux mots sur un petit rongeur bien sympathique de notre coin qui rappellera certainement de bons souvenirs de jeunesse à beaucoup d'entre nous. Je veux parler de **la Gerboise**. Semblable à un tout petit kangourou, il n'était pas rare de la voir détalé à toute allure (25km/h), sautant sur ses pattes de

derrière, pour aller se réfugier dans son trou minuscule. C'est là que nous la prenions après avoir creusé une mini- tranchée. Nous- nous en amusons alors, sans la faire souffrir.

Mais je dois quand même vous avouer que j'en ai mangé une fois, une seule fois ! Pour autant que je m'en souviens, sa chair était très fine. Je n'en ai pas dormi de la nuit, torturé par le remord !



La Gerboise

CONCLUSION : Des âmes sensibles risquent d'être choquées par ces histoires de chasses, bien réelles, de chez nous. Si c'était le cas pour certains, je vous demande de vous replonger dans le contexte de l'époque. Les distractions étaient rares (la télé n'existait pas, encore moins... Internet), la plupart issues de la nature si belle et généreuse. Et si Le Bon Dieu nous avait donné tant d'espèces magnifiques dans cette contrée sauvage, Il savait bien ce qu'il faisait, quoi !

Merci de ne pas envoyer cet exemplaire de l'Echo de Saïda "spécial chasse" à Brigitte Bardot ou à Noël Mamère.



la ganga



«Gat jib l'gat» autrement dit : «les chiens ne font pas des chats».

Laurent, le petit-fils de Guy et Huguette Marin a pris la relève de son grand-père même si les terres de l'Aude ne sont pas aussi giboyeuses que celle de Saïda

On ne sait jamais... De toute manière, il y a maintenant prescription.

Quant aux chasseurs de chez nous, nous espérons que ces "Chasses à Saïda", qui auraient pu faire l'objet d'un livre entier, leur rappelleront de bons moments passés entre copains.

Et si vous avez des anecdotes sur vos parties de chasse "là-bas", l'Echo de Saïda est preneur ; pour le plus grand plaisir de tous.

FIN

Cotisation

Cotisation : Chèques à l'ordre de " Amicale des Saïdéens "

13, rue des Acacias
31650 Saint-Orens

Cotisation de base : 16 euros.

Cotisation de soutien : à volonté.

«Une partie de chasse à hauts risques !!!» Insconscience ou passion ?

«**Cette partie de chasse s'est passée durant l'été 60.** Les « années noires » vécues dans notre secteur étaient derrière nous, mais l'insécurité régnait encore partout.

Et si, désertées pour cause « d'évènements », les régions de Tircine et des Hassasnas n'avaient jamais été aussi giboyeuses, elles n'en demeuraient pas moins aussi « fellagheuses ».

Malgré les risques, quelques Saïdéens, chasseurs invétérés, n'ont pu résister à la proposition du **Lieutenant Youcef**, l'adjoint du Capitaine Grillot, au commando Georges, d'organiser une partie de chasse en forêt de Tircine, lieu de passage privilégié des terroristes.

Partis de bon matin, bien pourvus de boissons (!) et de victuailles, de cartouches et de... balles, nous étions prêts à affronter lièvres et perdreaux et... tous les autres, éventuellement.

A vrai dire, nous avions une confiance totale dans la maîtrise du terrain de **Youcef**. Prudent, il avait quand même pris la précaution de placer quelques commandos sur les petits pitons entourant notre territoire de chasse.

Tout c'est finalement bien passé. Il n'y eut aucune casse, sauf pour les dizaines de perdreaux et de lièvres inscrits au tableau de chasse ce jour-là.

Mais quelle étrange



Debout de droite à gauche : Un commando; Sohbi; Youcef; Hamed Lamrani; Laradj Lamrani; X (casquette); 2 commandos. Accroupis de droite à gauche : Daho; Vincent Blanquer; François (Sassa) Baylé; un commando avec le chien.

journée ! De toutes les parties de chasse que j'ai vécues, c'est certainement, et de loin, celle qui m'aura le plus marqué.

Une journée surréaliste !, aussi surréaliste que notre excitation, tant par la perspective d'un gibier considérable que par la crainte du fellouze au détour d'un buisson. Tout cela vécu dans un silence quasi sidéral, dans ce coin hors du temps, avec pour seuls bruits le craquement des broussailles sous nos pas et le tonnerre des fusils au départ des perdreaux et des lièvres.



Debout à gauche : François Soler, avec les mêmes

Oui, cette partie de chasse un peu «spéciale», je m'en souviendrai toujours. En y repensant, je ne peux m'empêcher de penser à ceux qui figurent sur ces photos et qui nous ont quittés, souvent dans des circonstances tragiques : **Youcef**, disparu accidentellement en France, où il avait pu se réfugier, **François Soler**, tué en voiture, **Vincent Blanquer**, enlevé par les fellaghas et jamais retrouvé, **Laradj Lamrani**, égorgé pour « collaboration », **Daho**, sergent-chef au commando Georges, décédé il y a peu à Pamiers. Que sont devenus les autres commandos qui nous protégeaient ce jour-là ?...

Loulou Baylé

Debout de gauche à droite : Un commando; Sohbi; Youcef; Hamed Lamrani; Laradj Lamrani; X (casquette); 2 commandos. Accroupis de gauche à droite : Daho; Loulou Baylé; Vincent Blanquer; un commando



Souvenirs de là-bas

«Souvenirs d'enfance et... de chasse»

• De **Claude Pédrotti**, à Sallies Pont (83210)

Chers amis saïdéens,

Après quelques hésitations, j'ai voulu témoigner, par ces quelques lignes, de mes souvenirs d'enfance passés dans cette belle région. J'y joins deux photos de chasse prises dans le coin d'Aïn-El-Hadjar, il y a bien longtemps. Elles révèlent des parties de chasse fabuleuses.

Par cette occasion, j'évoque les origines de ma famille paternelle.

« Je ne suis pas né à Saïda. Pourtant, mon attachement à cette ville et à sa région reste indélébile dans mon esprit. Je dois préciser que mon père, mes oncles et tantes sont nés à Aïn-El-Hadjar ; un frère et une sœur à Saïda.

Mon parrain, **Manuel Martinez**, et ma marraine demeuraient avenue Maréchal Lyautey à Saïda.

Mon père s'est installé après la guerre 14-18 à Oran où il exerçait en qualité d'entrepreneur de travaux publics. Grand chasseur, il était souvent à Saïda et Aïn-El-Hadjar où il rejoignait de nombreux amis et son frère François, très connu pour son art de la chasse.

Nous avons coutume, chaque été, de passer les vacances scolaires soit à Saïda soit à Aïn-El-Hadjar. C'était notamment pendant les années 40, heureux séjours où nous retrouvions beaucoup de camarades.

A cette époque les distractions étaient rares, la télévision n'existait pas et peu de gens possédaient un poste radio. La presse se limitait à l'Echo d'Oran et l'Echo de Saïda. Cependant, notre imagination, suscitée par l'envie de vivre et de nous distraire, nous a permis de passer **des moments inoubliables** malgré beaucoup de restrictions dues à la guerre.

Bien sûr, les fêtes de Saïda, d'Aïn-El-Hadjar, Nazereg etc... étaient des instants de rencontres privilégiés très appréciées. Sans moyen de transport, nous nous déplaçons à pied.

A Aïn-El-Hadjar, nous étions hébergés chez ma tante, après le bal.

Et puis les ballades au Vieux-Saïda ; à la gare, pour l'arrivée du train en provenance d'Oran.

Ce train, tout poussif, était renforcé par une deuxième locomotive pour lui permettre de monter jusqu'à Aïn-El-

Hadjar. Souffrant, soufflant, crachotant, il roulait au pas dans les côtes et nous arrivions à le suivre au milieu des escarbilles.

C'était aussi les parties de chasse de nos parents. Il nous arrivait quelquefois d'y participer avec **Paulo Ermosilla, Pierrot Dona** et son furet ; nous nous amusions à traquer les lapins... !

Je dois préciser les origines de la branche paternelle : **Mon grand-père, Joseph Pédrotti**, est né à Saint-Sauveur sur Tinée dans les Alpes Maritimes, mais son père, donc **mon aïeul, était originaire du Tyrol**, actuellement le Haut Adige, partie intégrante de l'Empire Austro-Hongrois. Cette région fut cédée, après le traité de Versailles en 1919, à l'Italie, à la suite de l'éclatement de l'Empire Austro-Hongrois.

Mon aïeul, scieur de long dans les forêts du Tyrol, **s'exila en France en 1850** et fonda une famille à Saint-Sauveur sur Tinée..

Mon grand-père né en 1855, quitta cette localité à 18 ans pour aller **travailler à Marseille** et exercer son métier de maçon. Malheureusement, après maintes péripéties mouvementées, tous ses papiers lui furent volés ; **il s'engagea alors à la Légion Etrangère.**

C'est ainsi qu'il servit pendant 9 ans au 2^e Régiment Etranger, particulièrement à Saïda, avec lequel il participa à la pacification du Sud Oranais et notamment lors de la révolte de Bouamama.



Un tableau de chasse extraordinaire à Aïn-El-Hadjar. Accroupis de gauche à droite : François Pedrotti, Emmanuel Pedrotti. Debout de gauche à droite : Joseph Donia, Gaston Mercadier



Retour d'une partie de chasse à Aïn-El-Hadjar. Debout : François Pedrotti. Accroupis de gauche à droite : Gaston Mercadier, Emmanuel Pedrotti

Marié à Aïn-El-Hadjar, il fonda une famille et exerça le métier de maçon.

Voilà pourquoi Saïda et Aïn-El-Hadjar me sont restés aussi chers. »

■ Région Var : Repas du 1^{er} mai 2004

► Une journée «Couscous» dans le Var pour les Saïdéens

Arrivés du Var ou d'autres départements (parfois assez lointains) les premiers participants se présentaient dès 10h30 à cette réunion devenue traditionnelle les années sans rassemblement national.



Au service «Apéro» de droite à gauche : Marcel Gomez, Titou Martinez, Sylvain Galiana (en extra), Colette Lopez-Knapp, Roger Pauloin (Comité d'accueil)

Une fois encore c'est dans le cadre agréable de «La Farandole», les pieds presque dans l'eau de la plage de Bonnegrâce à Six-Fours-Les-Plages, qu'il fut possible de donner libre cours aux embrassades et chaudes accolades dans la joie des retrouvailles.

Les soixante et un présents à cette belle journée n'ont certainement pas regretté de délaissier le défilé des travailleurs ce 1^{er} mai 2004, pour une manifestation plus conviviale de l'amitié et, il faut bien le reconnaître aussi, pour



Bien que tendre la fève est difficile à maîtriser.

l'assortiment des kémias, l'anisette et autres boissons apéritives en prélude au couscous royal qui nous attendait.

L'après-midi s'est prolongée par des bavardages autour

des souvenirs d'enfance et des nouvelles d'amis communs, par des siestes discrètes à l'ombre sur la terrasse ou par des promenades le long de la plage jusqu'à Sanary. Ainsi s'est prolongée la journée jusqu'à la collation servie aux vingt neuf résistants qui n'ont



Colette Lopez-Knapp, Céline Scotto Di Carlo avec le muguet, Fleur du 1^{er} mai offert par le Var à toutes les dames, et les gouttes de sang, Fleur de Saïda offertes par Guy Marin



Une partie du Comité d'accueil

accepté de se séparer qu'à 22 heures presque avec regret.

Une ombre est malheureusement venue ternir l'ambiance quand il nous a fallu renoncer à la présence de Désiré Martinez, venu spécialement la veille de

Mâcon et pris d'indisposition le matin au lever, au point de devoir être hospitalisé deux jours pour surveillance médicale, puis quand l'après-midi, il fallut faire appel aux pompiers



De nombreux convives ont participé à cette rencontre chaleureuse

pour transporter Giselle Galland qui, depuis, a dû subir une intervention chirurgicale dont elle se remet doucement maintenant chez elle.

L'équipe du Var remercie tous ceux qui les ont rejoints pour cette rencontre, le Bureau national de l'Amicale qui a offert l'apéritif ainsi que Guy Perles, Gladys et Raymond Baños à qui nous devons les photos sur lesquelles ils ont fixé quelques instants de cette réunion.

L'histoire de Saïda

Coup d'œil médical

La fondation du camp de Saïda...

Nous continuons sur ce numéro de l'Echo de Saïda, le passionnant récit de la création de Saïda à travers des extraits d'une thèse de médecine, originale et instructive, soutenue en 1851.

En 1844, l'élève-chirurgien, Benjamin Rueff, né à Colmar, est envoyé en Algérie. En poste à Oran, il fait partie du détachement militaire, conduit par le général Lamoricière, qui part pour Saïda le 15 mars 1844, afin d'y implanter un poste avancé; poste qui sera le point de départ de "notre" Saïda.

C'est en fouillant dans les archives de cette Fac, que, ... 150 ans plus tard, Guémi Chassaing, le fils de Gaston notre pharmacien, figure combien emblématique de Saïda, trouvera ce trésor que nous vous proposons aujourd'hui.

Un grand merci, Guémi !

Dans les premiers temps de notre séjour à Saïda, l'effectif de notre troupe était composé de la manière suivante:

- Deux compagnies d'infanterie. : **130 hommes**
- Une compagnie de discipline : **80 hommes**
- Un détachement de génie : **35 hommes**
- Un détachement d'artillerie : **15 hommes**
- Une escouade d'infirmiers (plus tard, nous fûmes obligés de prendre des infirmiers auxiliaires) : **6 hommes**
- Soldats de l'administration : **8 hommes**
- Officiers et employés : **26 hommes**

Total de l'effectif : **300 hommes.**

A cette époque de notre installation à Saïda, les soldats étaient sous la tente. Quand je me sers de ce mot tente, je désire qu'on ne prenne pas une trop haute idée de la maison de toile du militaire français. L'administration de la guerre a dû songer à ne pas trop augmenter son fardeau. Lorsqu'il est en marche, fardeau déjà très considérable, quand on songe qu'il est chargé de son fusil, de son sac, de quatre jours de vivres, de ses effets, de ses chaussures, de balles et de cartouches. D'un autre côté, l'armée ne dispose pas toujours en campagne des moyens de transport dont elle pourrait avoir besoin. La sollicitude des chefs militaires a donc cherché à concilier les deux nécessités, et de même qu'on a simplifié l'habillement du soldat, en lui enlevant la capote à deux rangs de boutons, qui faisait double emploi avec l'habit, et qu'on a remplacé ces deux vêtements par un seul habillement, la tunique, de



Table rocheuse vers le Sud. Photo Claude Denariez

même on s'est appliqué à rendre la tente la plus portable possible. Dans ces cas, on perd d'un côté ce que l'on gagne de l'autre. Ainsi, pour ce qui est du vêtement, je crois que la capote grise était une excellente chose pour le soldat, en Afrique surtout, et qu'on y reviendra plus tard, sauf à trouver un autre moyen d'alléger le fardeau dont il est chargé. La capote, portée seule, était un vêtement ample, commode, frais, peu gênant. Par le froid, les militaires portaient leur habit ou leur veste par dessous la capote, qui leur servait alors comme un paletot ou un manteau.

Quant à la tente, on en a inventé une de petite dimension, composée de deux morceaux de toiles, s'élevant à une distance moindre de 2 mètres au-dessus du sol ; il en résulte qu'on peut y rester assis ou couché, mais non debout. Le bâton auquel chaque soldat a droit pendant la route, sert de piquet quand on est arrivé au bivouac. On comprend que le confortable n'est pas précisément ce qui distingue ce genre d'habitation, et que les rafales de vent, les ondées de pluie passent bien souvent à travers pour venir troubler le repos de son habitant. Mais il n'en est pas moins vrai que, telle qu'elle est, son invention a été un bienfait pour l'armée; car, dans les premiers temps de l'occupation algérienne, la tente était chose inconnue, et l'on bivouaquait en plein air, exposé à toutes les intempéries dans un climat où la fraîcheur des nuits fait un contraste frappant avec les chaleurs excessives de la journée. Plus tard, un général d'Afrique inventa le sac à campement : ce n'est autre chose qu'un sac en toile dans lequel le soldat entrait tout entier et qu'il nouait au dessous de la bouche pour ne pas gêner la respiration. Les vieux soldats avaient même inventé une modification assez ingénieuse, qui consistait à bourrer les vides existants entre le corps et la toile avec des remplissages de foin ou de paille. Mais malgré toutes ces précautions, le sac à campement était un bien pauvre abri, et l'usage de la tente fut accepté avec reconnaissance de l'armée.

...Suite en page 11

L'histoire de Saïda

Coup d'œil médical

La fondation du camp de Saïda...

Malheureusement pour nous, quand nous arrivâmes à Saïda, il y avait eu pendant plusieurs jours des pluies torrentielles, dont nous eûmes même à souffrir pendant la route. Je me rappellerai toute ma vie la tente percée de mille trous qui était censée nous protéger contre les torrents de pluie qui fondaient sur nous. Dans mon ignorance de nouveau débarqué, et dans mon insouciance de jeune homme, transporté subitement du sein de ma famille sur les confins du désert, je n'avais pas même songé à emporter une couverture, et je passais ces quelques nuits, enveloppé dans mon manteau, en me levant de temps en temps pour me réchauffer aux feux des soldats du train. Arrivés à l'endroit de notre destination, nous trouvâmes le sol qui devait nous servir d'emplacement pour bâtir le camp, détrempé par les pluies et converti en une boue noire et sans consistance, au point qu'on avait même beaucoup de difficultés à y faire tenir des piquets. Les soldats couchaient littéralement dans la boue. Hors, quand les troupes sont en expéditions, les moyens de couchage sont : 1 - une peau de mouton, 2 - une couverture légère et courte, dite demi-couverture. La peau de mouton enfonçait dans la boue et était bientôt submergée. Nous verrons plus tard quel genre de maladies fit explosion sous l'influence de cette cause funeste.

Les conditions de campement et de couchage restèrent les mêmes pendant les deux premiers mois de notre séjour, pendant lesquels la garnison était employée à la construction du camp. Les officiers furent logés les derniers et, en cela, ils montrèrent une conscience de leur devoir, qui ranima par contrecoup le zèle et le dévouement des soldats. Les travaux, confiés à la direction de Monsieur Decoux, officier du génie, dont le savoir égale la modestie, marchèrent avec activité. En peu de temps, nous eûmes un mur d'enceinte, entouré d'un fossé de trois mètres de profondeur. Le mur d'enceinte était un carré bastionné assez solide pour résister aux attaques des Arabes. La construction du fossé devint une cause de maladie pour la troupe, car elle fut obligée de défricher tout le tour du camp. Or, tous les médecins qui ont été en Algérie ont constaté les dangers qui tenaient au remuement d'une terre vierge, dont les émanations sont funestes aux travailleurs et à ceux qui les entourent. Trois grandes baraques servirent de caserne aux soldats; ces bâtiments se composaient de murs latéraux dans lesquels étaient percées des ouvertures fermant seulement par des volets ; les toits étaient recou-

verts en tuiles . Ces bâtiments furent utilisés dès que les murs s'élevèrent à une certaine distance ; et pour pouvoir abriter les hommes le plus tôt possible, on combla la partie supérieure de la charpente avec des claies en joncs et en lauriers-roses ; au fur et à mesure que le temps marchait, on remplaçait ces claies par de la maçonnerie.

Le travail le plus urgent à cette époque, celui auquel Monsieur Decoux donnait le plus d'importance, ce fut un barrage au moyen duquel on pouvait accumuler dans un vaste bassin, situé dans le camp,

l'eau de l'Oued-Sidi-Ménierin . Cet ouvrage fut exécuté dans la prévision des hostilités avec les tribus voisines qui n'auraient pas manqué de nous couper l'eau à la première occasion. Peu d'entre nous comprirent alors pourquoi Monsieur Decoux faisait creuser ce bassin : c'était pourtant là notre salut en cas d'attaque ; mais ces travaux devinrent une cause de fièvre, à cause de la grande quantité de terre qu'on remua

pour creuser le bassin. On commença aussi à cette époque à jeter le fondement de l'hôpital, nos malades étant jusque là dans de grandes tentes faites en poils de chameaux, pareilles, quant au tissu, à celle dont se servent les Arabes. Malgré leur apparence de solidité, ces tentes ne valent pas les grandes tentes coniques, dites marabout, ni les tentes polygonales pouvant contenir 16 hommes. Elles ont le double inconvénient de s'échauffer excessivement par les temps chauds, et de laisser passer la pluie à cause de la laxité de leur tissu. Souvent nous étions obligés de les doubler en dedans avec des draps de lit et des couvertures.

Rien ne fut oublié ; tous les travaux marchaient à la fois. Four à chaux et à briques, magasins pour les vivres, le bois et le fourrage, ateliers du génie, baraques pour le commandant supérieur et les officiers, tout fut exécuté en même temps.

L'hôpital reçut des dimensions telles, qu'il pouvait contenir deux cents malades . A côté de la baraque d'ambulance principale, on éleva une baraque accessoire destinée à renfermer la pharmacie avec sa tisanderie, la buanderie, le magasin de l'hôpital, les logements des médecins et du comptable, une petite salle pour cinq officiers malades, une salle des morts et des lieux d'aisance . Cet hôpital devait recevoir les malades et les écopés des colonnes, ainsi que les Arabes et les colons.

... Suite au prochain Bulletin



L'alimentation générale

• De Jean-Paul Gonzalves Suite de l'Echo N° 87

Par mimétisme, je m'efforçais à faire comme lui et après quelques remontées, mes doigts meurtris et engourdis lâchèrent les bouteilles dont deux explosèrent en s'entrechoquant et inondèrent une partie du sol en terre battue de la cave.

J'étais affolé et ne savais comment avouer cette maladresse au patron. Atou me consola et m'aida à cacher les débris de verre dans un coin de la cave derrière les gargoulettes mais une forte odeur anisée flottait dans l'air et menaçait d'envahir le magasin à travers la trappe dont les planches étaient disjointes.

«Pour atténuer les effets de ces effluves traîtresses, nous déplaçâmes une énorme meule de gruyère à l'endroit où le sol était imprégné d'anisette. Au bout de quelques jours régnait dans la cave une odeur bizarre d'anis-gruyère.

Le drame éclata quelques jours plus tard quand il fallut débiter la meule de gruyère qui se révéla immangeable pour le commun des mortels.

Heureusement, Roger fit de ce fromage une spécialité qu'il baptisa «gruyère-Kémia» qu'il proposa aux patrons de bars car il fallait avoir un palais imbibé d'alcool pour apprécier une telle spécialité.

Lorsqu'il fallait ramener des denrées de la chambre froide ou du fournil avec nos chariots, l'esprit de compétition jouant, nous courrions à perdre haleine. A l'angle de la rue du 4 septembre et de la rue du marché, il fallait négocier le virage sur les chapeaux de roues et il arrivait parfois qu'un des chariots se renverse. Quand il s'agissait d'oranges ce n'était pas trop grave mais avec les gâteaux à la crème les dégâts étaient plus conséquents...

Fin juillet, la fête de Nazareg-Flinnois attirait beaucoup de monde. Les Médina à cette occasion décidèrent d'ouvrir un stand de pâtisseries et de lancer une action publicitaire. Ils hésitaient entre une distribution gratuite d'échantillons, d'oranges, ou organiser une loterie. Finalement, ils optèrent pour une solution spectaculaire et peu onéreuse : un laché de ballons gigantesques sur lesquels seraient accrochés des cartons mentionnant un lot à gagner.

Le soir même, je parlais de ce projet à mes copains qui échafaudèrent une tactique de manière à récupérer un maximum de lots.

Le jour de la fête, au milieu des flonflons, des cris d'enfants qui se pourchassaient, des vociférations de forains, sur un immense étalage monté sur tréteaux étaient exposés sous cellophane nos pâtisseries. A l'aide d'un amplificateur portatif de temps en temps Roger flattait les produits Médina et promettait en fin d'après-midi un magnifique laché de ballons primés.

Quelques minutes avant l'ascension des baudruches, j'en lâchai une qui s'éleva haut dans le ciel lumineux en prenant la direction du sud. Roger dans son fort intérieur était satisfait puisque ces ballons allaient se perdre dans l'immensité du désert.

Mes amis prirent aussitôt la direction du sud et se planquèrent derrière un hangar. Thomas remonta la carabine qu'il avait enveloppée dans des chiffons. André, Jean-

Marie et Ghazi, vérifièrent une dernière fois l'état de leur stock, plaçant à portée de main les cailloux ronds et polis et quand brusquement la grappe assez compacte de ballons multicolores passa au-dessus d'eux, ils tirèrent au jugé ces cibles mouvantes pour n'en descendre qu'une. La déception était grande. Ils s'attendaient à un tableau de chasse plus conséquent, de

plus le ballon éclaté était accroché au sommet d'un chêne. Thomas, aussi lesté qu'un ouistiti non sans mal réussit à le décrocher.

La prime était un jambon. André et Ghazi crachèrent de dépit. Tant de mal pour une denrée interdite par leur religion !

Malgré les nombreuses bêtises commises pendant ces deux mois d'été, les Médina semblaient satisfaits de mes services. Cependant, ils avaient été déçus par ma gourmandise insatiable et avaient confié à ma mère : «Nous avons pour principe de ne jamais priver en friandises les nouveaux commis. D'ordinaire, après quelques jours de goinfrage ils en sont écœurés mais votre fils est un cas. Avec tout ce qu'il a englouti en sucreries, son taux de diabète a dû quintupler.»



M. Médina derrière son comptoir

«Les gants de boxe»

• Souvenir d'enfance, rue Robert à Saïda, d'André Tzutzuiano.

A faire lire à vos petits et arrières petits-enfants âgés de 8 à 12 ans. Pour leur servir d'exemple !!!

« Nous avons quitté Saïda depuis quelques décennies, et pourtant **des souvenirs m'assaillent** et je ne peux m'empêcher de vous narrer quelques petites histoires personnelles.

Nous habitons au 10 de la rue Robert et nous partageons la cour intérieure avec la famille **Lucien Amsallem**, le coiffeur.

Nous avions l'habitude, avec mon frère, de passer les heures chaudes des journées d'été dans cette cour ; nous y étalions une couverture et là, nous passions le temps, comme tous les enfants de dix et onze ans.

Un jour, nous remarquons, suspendu à un cintre accroché au fil de fer de l'étendoir, **un magnifique manteau de couleur rouge grenat**. Madame Amsallem avait l'habitude de faire prendre l'air à ses affaires, peut-être pour en chasser l'odeur tenace de la naphthaline.

Dans la cour déserte, ce manteau nous épiait, nous fascinait, mon frère et moi. Nous étions sur notre couverture et, à chaque regard, le manteau était là, témoin silencieux de nos jeux enfantins.

Un après-midi durant lequel nous faisons du découpage, j'ai pris la paire de ciseaux, et là, **clac, clac...** j'ai taillé dans le beau manteau de grands carrés de tissu pour en faire ... **des gants de boxe !!!**

Ah ! qu'ils étaient beaux ces gants ! bien rembourrés et cousus à la main. Par contre le manteau, lui, ressemblait à un épouvantail déchiqueté.

Inutile de vous décrire la désagréable surprise de Madame Amsallem lorsqu'elle s'est aperçue que, de son manteau, il ne restait que les épaules et... les manches !

Pauvre Madame Amsallem !, je n'ai jamais osé lui avouer que j'étais fautif.

Aujourd'hui, si elle lit cette histoire sur l'Echo de Saïda, qu'elle sache que je lui demande humblement pardon. »



Les origines patronymiques de Saïda "l'heureuse"

Saïda, que l'on devrait écrire suivant la translittération arabe Sa'ïda, est le féminin du vocable Sa'ïd, *le chanceux, l'heureux*, sous-entendu, l'homme qui jouit de la félicité Sa'ada.



Sa'ïda provient de la racine sémitique arabe S'd, à laquelle on peut ajouter des voyelles (par exemple : **Sa'd le bénéfique, Sa'di le bienheureux, le voué au bonheur**), et dont le féminin peut être, suivant les dialectes arabophones : **Sa'dia, Sa'adiya, Sa'idiya**.

Sa'ïda, *l'heureuse*, a donc pour diminutif **Sa'adia** ou **Sa'adiya la bienheureuse**. Ces qualificatifs couramment usités dans les pays arabes, désignent également des villes comme **Sa'ïda** en Algérie ou au Liban et **Sa'idiya** au Maroc.

Retenons que tous ces prénoms ont bien entendu leurs équivalents en français, par exemple : **Sa'ïd** sera traduit par *Félicien* ou *Félix*, et **Sa'ïda** par *Félicie* ou *Félicienne*.

Dans l'histoire du monde musulman, le nom **Sa'ïda** remémore une tribu voisine de Yatrib (*Médine*), les « **Banû Sa'ïda** » (*les gens de l'heureuse*), fédérée aux compagnons du Prophète et également organisatrice de la célèbre assemblée des disciples qui a eu la charge d'élire Abil Bakr, premier successeur de Muhammad, décédé dans l'après-midi du 06 Juin 632.

Berceau de notre mémoire collective, la ville de **Sa'ïda**, doit son nom au mysticisme de l'amir Abd al-Qadir (*l'émir Abd El Kader*), qui ordonna en 1839 la construction d'une petite agglomération aux abords de la rivière et de la forteresse attenante à la falaise, emplacements que nous avons coutume de nommer le vieux **Sa'ïda**. A l'origine, le nom de **Sa'ïda** désigne une femme très pieuse inhumé en ce lieu et qui fut l'objet d'une vénération populaire dans toute l'Afrique du Nord. Ce principe dénommatif trivial fut également appliqué à d'autres lieux (par exemple : *Oran*, de son vrai nom « **Ouahran** » en référence à un saint homme dénommé Ouahri).

Retenons enfin que, lors des rassemblements festifs de notre association, nous sommes tous des «**Sa'ïdaliya**», car nous sommes sous l'emprise des mets, des parfums et autres substances qui produisent en nous une «*exultation heureuse*».

Yvon Sandmayer à Pau (64000)

«La Calandre de Jean Paès»

« Qui, à Saïda, ne connaissait Jean Paès ? Un personnage, une "figure" qui, comme quelques autres, a marqué son époque.

Né à Baudens (Bel-Abbès), il vient avec ses parents à Aïn-El-Hadjar où, après son service militaire, il s'installe comme boulanger. Il y rencontre **Incarnation Ortega** et l'épouse. De cette union, naîtront **Paul** (mort pour la France dans les Vosges, à l'âge de 21 ans, dans les rangs de l'Armée d'Afrique venue délivrer la patrie occupée) puis **Henri et Rose**, tous deux fidèles piliers de l'Amicale.

Une santé incompatible avec son métier de boulanger l'oblige à "descendre" à Saïda où il reprend le Bar des Mutilés, situé Avenue Gambetta, en face du Marché ; bar connu pour la qualité de son accueil et pour sa célèbre calandre.

Jean Paès, en toutes circonstances, était toujours "tiré à quatre épingles". Le sérieux apparent du personnage cachait un humour redoutable, très "anglais !" ; farceur à l'occasion, il était aussi un excellent conteur d'histoires.

Musicien hors-pair, virtuose de la guitare, il était toujours disponible pour faire profiter de ses dons. Un jour, un orchestre venu d'Oran donner un concert au Palace, s'aperçut au dernier moment qu'il avait oublié son guitariste. On alla quérir Jean Paès pour le remplacer ; ce qu'il fit de fort belle manière, sans répétition, obtenant un triomphe.

Rapatrié à Lambesc en 1962, sa guitare lui fut d'un grand réconfort. Jusqu'à la fin de ses jours, il initia, gracieusement, la jeunesse de cette petite ville au maniement de son magique instrument. Mais que la calandre lui manquait !

En plus de ses dons d'artiste, tous ceux qui l'ont connu se souviennent de lui comme un homme d'une grande droiture, d'une grande rigueur morale. Très fidèle en amitié, il personnifiait aussi l'honnêteté et le sens de la parole donnée, qualités reconnues par tous dans son dernier métier de maquignon sur tous les marchés à bestiaux de la région. Comme de nombreux saïdiens de sa génération, il avait participé à la "grande guerre" de 14-18, et "fait" les Dardanelles, région qui l'avait beaucoup marqué.



Jean Paès
et sa guitare

Journée familiale à Bou-Rached en 1961 : Au premier plan Kada Belkher (de dos); Jean Paes et Joseph Ermosilla



La Calandre :

En plus de ses activités professionnelles et de ses talents artistiques, **Juan Paès** avait l'art, bien avant **Eddie Barclays**, de dénicher des vedettes, véritables divas ... à plumes.

A l'époque de la célèbre chasse de nuit aux calandres, n'étant pas chasseur lui-même, il se contentait de remettre une ou deux cages aux chasseurs afin que ceux-ci rapportent quelques oiseaux vivants.

Car les autres oiseaux capturés, mis au fond d'un sac, connaissaient un sort moins enviable, dû à l'étouffement progressif ; hélas !

Le but de se faire ramener des calandres vivantes était, bien sûr, pour Juan, de dénicher, dans le nombre, une chanteuse hors-normes, et la chance lui a souri deux ou trois fois.

La dernière était une parfaite réussite : une infatigable chanteuse !

Beaucoup de saïdiens s'en souviennent encore.

Bien sûr, amoureux des animaux, de tous les animaux, Jean Paès s'empressait d'offrir, sans restriction, la liberté dans le ciel de l'avenue Gambetta aux calandres qui, visiblement, ne manifestaient aucune aptitude à chanter ; ou qui, plutôt, avaient tendance à se mutiler le crâne en sursautant vivement. Elles cognaient fréquemment le haut de la cage, ce qui amena leur imprésario à tendre une toile en guise de faux plafond pour éviter qu'elles ne se blessent.

Comprenant vite qu'elles n'appréciaient pas leur captivité, il leur ouvrait aussitôt la porte de la cage.

On sera surpris de découvrir combien Juan veillait sur elles, était attentionné à leur égard. D'abord, parce que de toujours il aimait les bêtes ; ensuite, sur les calandres, parce qu'il fondait toujours sur elles le secret espoir de les voir chanter.

Certains pourraient être étonnés de cette attitude, et pourtant...

...Suite en page 17



«La Calandre de Jean Paès»

suite de la page 16

La nourriture des calandres ne se résumait pas, comme on pourrait l'imaginer, à une quelconque et peu coûteuse brisure de céréales.

Elle se composait surtout de millet et de chenevis, graines qu'Henri* allait acheter chez un des deux droguistes de l'époque (vers 1936 /37) : M. Mouton (mitoyen des frères Ronceau) ou M.Emile Mas, alors avenue Gambetta, face à M.Zinaï, l'épicier.

Ces graines étaient agrémentées de feuilles de salade et aussi de minuscules fagots d'herbes fines, minutieusement cueillies aux abords des jardins de Saïda.

A tout cela, Jean Paès y ajoutait quelques fragments de coquilles d'œufs finement broyées, de préférence à un os de sèche.

A ce régime là, les calandres se portaient très bien et leur plumage était reluisant.

Il n'empêche que dénicher une vedette, c'était exceptionnel !

Comme lors des élections des MISS, les postulantes sont nombreuses au départ. Mais tomber sur une cantatrice, ça c'est une chance !

Celle qui émergeait parmi ses consœurs demeurait seule dans sa cage et, n'en soyez pas surpris, ne somnait pas dans la dépression.

Le rossignol chante la nuit et par intermittence ; la

calandre élue chantait, elle, dès les premiers rayons du soleil. Son concert cessait à la tombée du jour.

Ce genre d'oiseau, originaire du sud, donc peu propice à la domestication n'a guère la possibilité, une fois en cage, de sautiller de branche en branche ou de se percher pour chanter.

Eh bien, pendant ses prestations, notre calandre se tenait immobile sur une baguette que son mentor avait fixée en travers de la cage.

Là, elle chantait ; ses traits de chant se répétaient, souvent identiques les uns aux autres. Telle une diva, elle vocalisait véritablement, droite, majestueuse, avec une assurance insoupçonnable ; heureuse certainement, comme si elle avait conscience d'être là pour un public qui l'aimait.

En somme, un vrai spectacle qui a saisi combien de passants sur le trottoir du café ; charmés, mais avant tout surpris.

Pour rassurer les âmes sensibles, car il en est, ajoutons que la calandre chanteuse ne donnait surtout pas

l'impression d'être déprimée par sa captivité ; au contraire, il semblait qu'elle s'était extraordinairement accommodée à sa condition et que le chant était son meilleur dérivatif.

Sa cage devenait alors sa loge et son perchoir, sa scène. Pourquoi pas ? N'a-t-on pas vu certaines personnes incarcérées se bonifier en étudiant, en obtenant diplômes etc...

La calandre prit de l'âge ; et puis, l'inexorable pensée de Monsieur de Malherbe confirma « qu'elle était du monde où les plus belles choses ont le pire destin ».

Jean Paès a laissé, à tous ceux qui ont eu la chance de le connaître, le souvenir d'un homme bon, profondément attaché à ses semblables.

Il nous a beaucoup appris, il nous a beaucoup donné.

Merci, Monsieur Paès.



«Classe de Mmes Bettan et Maupoumé Cours Complémentaire 2^e année



Envoi de Mme Hélène Mercadier-Brault à Vedène (84270).

Gisèle Sabag; Simone Rivoire; Cécile Llamas, Irène safra; Louise Lauribe, Antoinette Cerna; Hélène Brault, Gislhaine Mouyaux, Simone Darmon

Souvenirs de là-bas

«Madame Usero»

• De Paul Duteil, à Sérignan (34410)

« Je ne passais pas un été sans faire appel à son “don”, comme nous disions à Saïda.

Elle l'avait hérité de sa mère qui, elle-même, le tenait de la sienne...

Elle racontait, à voix basse, à l'adresse des seuls adultes, comment s'était déroulé le rite initiateur, “la passation du don”.

Le peu que j'en saisisais, ou que je croyais comprendre, faisait apparaître un filet de sueurs froides entre mes omoplates. A moins que ce ne fut encore cette fièvre, qui me taraudait le ventre, qui se manifestait encore... Car elle n'était pas seulement “rebouteuse”, elle soignait aussi les fièvres intestinales, les insolations et autres maux.

J'ai toujours pensé, et elle ne faisait rien pour dissiper ces bruits qui courraient sur ses pouvoirs, qu'elle était capable de miracles.

J'avais croisé un jour un homme très élégant qui sortait de chez elle, le visage fermé, blême ; il lui parlait avec déférence et semblait se confondre en remerciements discrets. Quand il se fut éloigné, elle dit à ma mère : « **c'est le professeur de médecine, -un tel-, qui est venu d'Oran pour me consulter** ». Elle disait cela sans attendre une réaction admi-



Madame Usero

native de la part de ma mère ; cela lui semblait normal qu'on fit 200 kilomètres pour venir la voir.

Elle n'avait jamais étudié l'anatomie et pourtant, elle pouvait, de ses mains enduites d'huile que l'on disait sainte, suivre le trajet de mon œsophage, en pressant à m'en faire hurler de douleur, me soulager le ventre de ces coups d'aiguille qui m'épuisais, en quelques minutes.

Je ne me souviens pas avoir vu ma mère lui remettre un quelconque argent ; je crois sincèrement **qu'elle exerçait son don pour soulager les autres, sans rien attendre en retour.**

Quand j'eus grandi, je continuais à lui rendre visite. J'avais les “attaches fragiles”, comme on disait. En fait, j'étais affublé de membres d'une finesse qui me faisait ressembler à un échassier jusque tard dans la vie.

Je la consultais, tantôt pour une entorse, tantôt pour une foulure. A chaque fois, je m'entendais dire d'un ton sévère : **“c'est seulement maintenant que tu viens ?”** car elle pouvait, juste en tâtant mon articulation blessée, distinguer l'ancienneté du dommage. Cela me laissait sans voix à chaque fois. D'ailleurs, elle ne perdait pas de temps à discuter ; elle me raccompagnait déjà jusqu'à son perron, sous l'ombre de cet arbre qui portait indifféremment des oranges et des citrons.

Tout était magique... même l'arbre de son perron.

Lorsque j'ai appris sa mort, j'ai ressenti un grand vide ; elle faisait tellement partie de notre quotidien que j'éprouvais alors toutes les peines du monde à m'imaginer notre vie sans elle et sans sa magie. »

Recherches :

• Message d'Arthur SMET à tous les Saïdéens :

« Un militaire, venant en escorte à Saïda pendant les « événements », a été chaleureusement reçu, en Mai 1960, par les deux dames qui figurent sur cette photo (ci-dessous). Cela se passait donc il y a 44 ans !... Sont-elles toujours de ce monde ? C'est peu probable.

Si, en regardant cette photo, vous reconnaissez une parente, une amie ou une connaissance, ce militaire vous serait extrêmement reconnaissant de le lui faire savoir par l'intermédiaire de l'Amicale ».

La Rédaction : **Si vous avez reconnu une ou les deux dames de la photo (ci-contre), merci de nous le faire savoir, soit par un petit**



mot que nous transmettrons, soit par téléphone au siège de l'Amicale : 05 61 39 83 00.

• De Yves Blais à Francheville (69340)

« J'ai consulté avec intérêt votre site internet et je me permets de vous écrire pour le motif suivant : Mon grand-père, Blais Fernand est né à Saïda, le 26 avril 1911, fils de Blais François et Lassus Joséphine-Fernande. J'aimerais trouver d'autres informations sur mes arrières grands-parents paternels.

Si des Saïdéens se sont posé les mêmes problèmes et ont trouvé des solutions, je vous saurais gré de bien vouloir me faire savoir comment.

D'avance, je vous en remercie et vous prie d'accepter mes amitiés.

Note de la Rédaction :

Amis saïdéens qui le pouvez, faites jouer sans tarder l'amitié et la solidarité qui sont la marque de l'Amicale, en répondant rapidement à ces demandes. D'avance, merci pour votre diligence à le faire.

Souvenirs de là-bas

«A moi la rue Delbecque...»

suite

• A propos de l'article de l'Echo de Saïda N° 87 «A moi la rue Delbecque» de André Soler, voici une mise à jour de **Lulu Lalet**, né 6, rue Delbecque.

Merci, Lulu, d'avoir placé «chez eux» tous ces noms si familiers de familles saïdéennes de la Rue Delbecque. Quelle mémoire !

Amis Saïdéens : Prenez exemple sur Lulu Lalet et faites-nous parvenir le plan de votre rue ou de votre quartier avec les noms de ceux qui y habitaient.

Si vous désirez, pour vous aider à faire ce travail de mémoire, un plan de Saïda avec le nom des principales rues, faites-le savoir et nous vous l'enverrons par retour*

() Travail de mémoire : peut se faire en famille ou entre amis. Nous publierons tous les plans qui nous seront retournés complétés.*

Avenue Gambetta		
Bricchi		Tichane
Rue Victor-Hugo		
Benichou	Rue Delbecque	Mlle Berthe
Lalet		Paya
Lang		Macia
Marin-Martinez		Duparc
Salmeron/Maldonado		Mason/Martinez (Robert) Maroselli
		Segura/Andreo Fourcade
Rue Jeanne d'Arc		
Mirassoli	Rue Delbecque	Slimane
Doublisky		Serié/Pardon/Soler
Gouchet		Bachir (Huissier de Justice)
Ferraud/Barrिताud		Rico
Rue Jeanne d'Arc		

Rue Varnier

«Cours Moyen 2 en 1932 (?)»

Classe de Mme Eskinazi



Envoi de Mme Hélène Mercadier-Brault à Vedène (84270).

1^{er} rang (Debout) de gauche à droite : x, Renée Talleux, Françoise Rodriguez, Marie Dajou, x, x

2^e rang : Lucette Chaubet, Emma Quessada, Elise Meyer, x, Angèle ?, Laurence ?, Irène Safra, Josephine Garrido.

3^e rang : Simone Petident, Maryse Durieu, x, Lucie Anton, x, x, Georgette Rabier, Claire Albresch

4^e rang : Huguette Lalet, Hélène Brault, Sylvia Durieu, Marie-Louise Rios, ?, x, Gisèle Sabag, Josette Demanuel



Notes de Lecture

■ «*Saïda de ma jeunesse*»

de Louis Abadie. Aux Editions Gandini

A ce jour, Saïda était la seule ville d'Oranie, ou presque, à ne pas figurer dans la célèbre collection des Editions Gandini, collection intitulée : « ... De ma Jeunesse ».

Ce manque est maintenant réparé. Dès le mois de septembre, vous pourrez vous procurer cet ouvrage de grande qualité, qui promet d'être très beau.

Depuis le « *Mémorial de Saïda* » réalisé par Henri Pérez et l'Amicale, nous avons pu récupérer un grand nombre de photos et documents nouveaux et inédits qui figureront sur le livre « *Saïda de ma jeunesse* ». Et certains d'entre eux, reçus trop tard n'apparaissent même pas sur la Vidéo « Saïda l'Heureuse ».

Avec tous les éléments que nous lui avons fournis, mais aussi grâce à son travail de recherche, grâce à ses propres photos et autres documents, M. Louis Abadie a pu faire un travail extrêmement complet sur Saïda et les villages environnants... Rappelons que Louis Abadie a déjà réalisé de nombreux ouvrages de cette collection et qu'il est aussi l'auteur du très beau livre sur Monseigneur Lacaste, toujours édité par les Editions Gandini.

Comme l'a écrit l'Académicien Jean Favier : « *Le livre est une mémoire immédiatement disponible dans le temps que vous vivez, à l'heure que vous voulez* ».

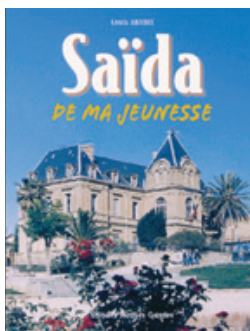
Ce livre, « *Saïda de ma jeunesse* », ne sera pas un double du Mémorial ni de la Vidéo, mais un complément indispensable à avoir dans sa bibliothèque, à offrir, à faire connaître. Le sérieux et la qualité du travail des Editions Gandini et de M. Abadie nous donnent l'assurance de la parution d'un très bel ouvrage.

L'Amicale, hors la fourniture de photos et documents, n'est pas partie prenante dans la réalisation de ce livre. Le plus important pour nous était que l'on parle encore de Saïda, sans que l'Amicale et sa trésorerie prennent des risques.

Nous remercions les Editions Gandini d'avoir, eux, pris ce risque en réalisant ce livre.

Et nous vous encourageons vivement à le (les) commander, dès aujourd'hui pour profiter du prix de souscription jusqu'au 30 septembre 2004.

Vous trouverez, avec cet Echo, une feuille volante explicative (avec bon de commande à découper). Servez-vous en : tout ce qui se réfère à notre mémoire est un bien trop précieux pour le négliger. Comme dit le proverbe kabyle : « *Si tu veux savoir où tu vas, souviens-toi d'où tu viens* ».



■ «*Fors l'Honneur*»

La guérilla OAS à Oran en 1961/62 de Claude Micheletti

Claude Micheletti, un des responsables de l'OAS d'Oran, vient de décéder. Il était membre actif de l'ADIMAD (Association amicale pour la Défense des Intérêts Moraux et matériel des Anciens Détenus et exilés politiques de l'Algérie Française).

Son livre, « *Fors l'honneur* », est l'un des meilleurs qui aient été publiés sur l'Organisation. Il restitue, de l'intérieur, le véritable visage de cette OAS oranienne.

Claude Micheletti avait chargé l'ADIMAD de la diffusion de son ouvrage. Son président, Jean-François Collin, nous a demandé, comme aux autres Amicales et Associations pied-noires, de l'aider à le faire. Outre l'aide apportée à l'ADIMAD, c'est surtout la diffusion de cet ouvrage qui importe car il rétablit la vérité du combat de cette OAS oranaise, loin de la désinformation qui a cours.

Pour ces deux raisons, nous vous incitons fortement à l'acquiescer. Ce faisant, vous défendrez la juste mémoire de tous ceux, métropolitains ou pieds-noirs, qui ont payé le prix fort pour nous défendre. **Pour eux, Merci !**

Pour commander : «Fors l'Honneur» au prix de 23 euros, franco de port. Règlement par chèque bancaire ou postal à l'ordre de ADIMAD SUD. 68 Traverse des Loubes. 83400 HYERES.

■ «*Chroniques Saïdéennes 1960-1961*»

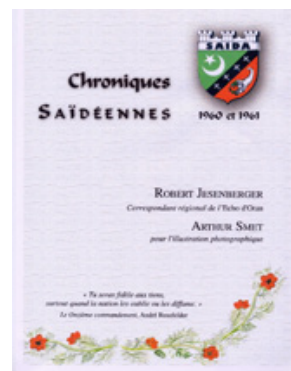
de Robert Jésenberger, avec la collaboration d'Arthur Smet

Notre ami Robert Jésenberger nous avait annoncé la parution prochaine de son livre, «*Chroniques Saïdéennes*» dont nous vous avons fait connaître le contenu dans le dernier n° 87 de l'Echo de Saïda. C'est chose faite : il est disponible dès maintenant. Il a été réalisé par Robert Jésenberger et Arthur Smet pour les photos.

Nous engageons vivement tous les Saïdéens, tous nos amis adhérents à l'Amicale, particulièrement les militaires ayant servi dans notre région, à se procurer ce morceau de mémoire d'une période (1960-61) dont on a peu parlé jusqu'à présent.

Pour commander :

Retourner votre «Bon de commande» en précisant vos noms, adresse et nombre d'exemplaires au prix de 13 euros + 5,25 euros soit 18,25 euros l'exemplaire et votre «règlement» par chèque bancaire ou postal à l'ordre de «Robert Jésenberger». 70 rue de Ceinture 72200 La Fleche



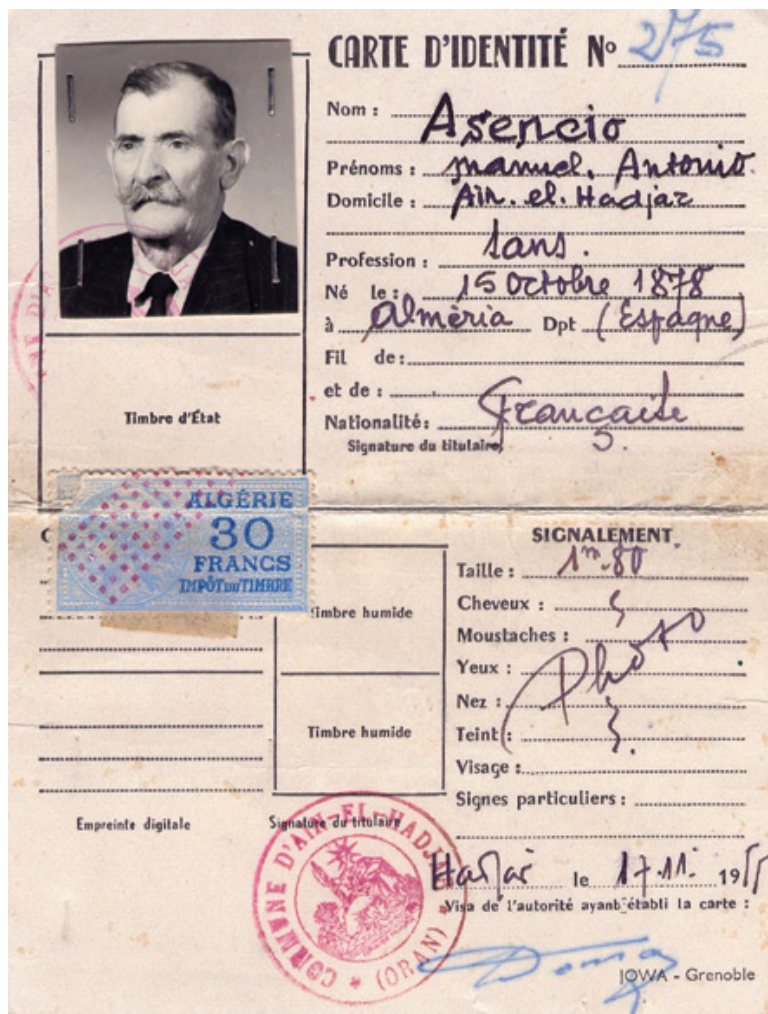
«Qui a perdu ce précieux document ?»

Manuel Ascencio (père de Coco ?) aurait aujourd'hui... 126 ans ! Sa carte d'identité a été établie par Zozo Lopez, secrétaire de mairie, et

signée par Joseph Doña, premier adjoint au Maire d'Aïn-El-Hadjar.

Un précieux document qui a été retrouvé lors du Rassemblement 2003, à Toulouse.

Le réclamer à l'Amicale.



«Lettre à Dimitri»

rectificatif

Nous sommes vraiment désolés d'avoir omis, par inadvertance, un passage de l'article de Claude Canales intitulé :

« Lettre à Dimitri » paru dans l'Echo de Saïda n°87-2^e trimestre 2004.

Sans doute, nos lecteurs n'auront-ils pas remarqué cette coquille – malgré une ponctuation manquante – tant le texte de notre ami Claude était d'une fluidité parfaite.

Néanmoins il nous importe, par souci d'authenticité, de corriger notre erreur à l'attention des nos lecteurs.

Voici le passage rétabli dans son intégralité :

« Sans doute personne ne t'aura-t-il, il

Dimitri, qui étais-tu ? Nul n'ignorait ta qualité d'ancien légionnaire. Peu nombreux étaient ceux qui te savaient d'origine russe. Mais seuls peut-être les pères parmi nos pairs, tels que Kalhen, Muller, Pédrotti, Mirini, Birnbacher, ou la Légion Etrangère elle-même, auraient pu me fournir le patronyme attaché à ton prénom, ce qui m'aurait permis de remonter le cours de ta vie. »

Ce passage était en effet essentiel à la compréhension du « personnage » qu'a été Dimitri. **Toutes nos excuses, Claude.**

La Rédaction.

«Le jardin des errances»

de E. Marcel Barre. Aux Editions Presses du Midi

E. Marcel Barré, né en Algérie, mène une vie itinérante pendant soixante ans à travers la métropole, l'Algérie, l'Allemagne, la Pologne ; conditions qui n'ont guère favorisé l'écllosion d'amitiés durables.

Orphelin de père à onze ans ; il a été interné cinq ans pendant la guerre de 39-45.

Après des études réussies en sciences économiques, il s'engage dans la carrière de directeur d'hôpital qui le conduira, entre autres, à diriger celui de Saïda, puis, après 1962 celui de Toulon, où il profite actuellement de sa retraite.

Il tient de son père l'amour de la langue française ce qui l'a conduit à s'ouvrir avec bonheur à la poésie.

Ses mérites, civils, militaires et ses activités bénévoles lui ont valu d'être décoré de la Médaille Militaire et d'être nommé chevalier la Légion d'Honneur et de l'Ordre National du Mérite...

A tous ceux qui l'ont connu, à tous les amateurs de poésie (ils sont nombreux « à Saïda ».), et aux autres, **nous recommandons fortement ce beau livre de poèmes** qui se lit « comme on boit du p'tit lait ».

En vente en librairie, ou sur commande chez l'Editeur : Les Presses du Midi- 121 avenue d'Orient- 83100 Toulon. Tél : 04 94 16 90 20, au prix de 13 euros + 3,59 euros de frais de port. Livré par poste sous 3 jours.

Les 90 ans de la «Belle Hélène»

• Texte et photo (ci-dessous) envoyés par Guy Paya, à Alenya (66200)

«Il y a une citation qui dit : « La lune est un astre...La belle-mère est un désastre ! »

Ceci n'est pas toujours vrai !!!

Ainsi, le 26 octobre 2003, au Havre, nous avons rendu hommage aux 90 années de vie bien remplie de ma belle mère, Madame Hélène Rico, veuve de M. Antoine Rico, employé aux Ponts et Chaussées à Saïda.

Pour cette magnifique journée de fête :

- La Belle Hélène
- La Sublime Hélène
- La Reine incontestée des Hauts-Plateaux de l'Atlas était entourée de ses cinq enfants : Claude, Lucien, Edmée, Roland, Fabienne de ses belles filles et gendres ainsi que de ses petits-enfants, arrière-petits-enfants et d'amis très proches.

Une très belle journée et de magnifiques souvenirs.»

La Rédaction de l'Echo de Saïda adresse ses plus affectueux compliments à la "Belle Hélène" en lui souhaitant de rejoindre le Club, de plus en plus fourni, des centenaires Saïdéens.



La «Belle Hélène», reine de la soirée ② Marcelle Delaye, épouse de Claude Rico
③ Fabienne Rico ④ Lucien Rico ⑤ Claude Rico ⑥ Edmée Rico, épouse de Guy Paya
⑦ Guy Paya ⑧ Roland Rico.

Accroupis : 7 des 13 arrières petits-enfants. Les autres personnes qui sont des «Pièces rapportées étrangères aux Saïdéens» que nous avons quand même... familialement intégrées !!! Je vais me faire tuer !!!

«Noces d'Or»

• Manuel Gonzales (le fils de Rosario la fleuriste) et

Emilie née Ortéga s'étaient mariés le 2 décembre 1953, à Saïda.



Ils viennent de fêter leurs noces d'or entourés de leurs quatre filles, leurs gendres, et petits-enfants.

L'Amicale adresse ses plus sincères félicitations à Manuel et Emilie à qui ils souhaitent encore beaucoup d'année de bonheur.

Manuel Gonzales ② Emilie, née Ortéga, parmi Hélène, Michèle, Céline et Sylvie leurs filles accompagnées des gendres et petits-enfants.

L'Amicale en deuil

• Une pilier de l'Amicale vient de disparaître. **Lucienne Aguera**, née **Serna**, déléguée pour la région Lyonnaise, est décédée subitement le 29 avril dernier. Deux jours plus tard, son époux, **Adolphe Aguera**, nous quittait aussi.

Ce double deuil, brutal, a semé la consternation parmi la communauté saïdienne et pied-noire de Lyon et chez tous ceux, nombreux, qui les connaissaient et les appréciaient pour leur dévouement et leur efficacité.

L'équipe lyonnaise se retrouve orpheline de **Lucienne** qui avait remplacé **Diégo Egéa** et **Paule Jacquet-Rivas** avant. Souhaitons que ceux qui les entouraient continueront à animer cette équipe et à organiser ces réunions régionales si appréciées de tous.

Tous les membres du bureau de l'Amicale présentent aux enfants de Lucienne et d'Adolphe, à leurs petits-enfants, leurs sincères condoléances et partagent leur peine.

Lucienne Aguera (avec son petit-fils dans ses bras), lors d'un couscous lyonnais en octobre 2002.



«Fraternité et souvenirs...»

• De **Jacques Nouchy**, Le Mans (72000)

« Albert CAMUS, pied-noir, prix Nobel de littérature, eut comme instituteur un Saïdéen, Monsieur Germain.

La phrase suivante écrite par le Prix Nobel à son ami médecin, Jacques Chaviré, symbolise à elle seule l'amitié et la solidarité des Saïdéens et leurs échanges constants de fraternité affectueuse et de souvenirs émouvants »

« Nous sommes tous à la recherche d'un fleuve nourricier, d'une source ancienne et première. Nous devons vivre pour et à cause de ces instants. Les partager, voilà notre seule générosité possible, la seule vertu que je connaisse. »

Distinctions : Légion d'honneur

• **Marie-Christine Hardy-Baylé**, professeur de médecine, chef du Service Psychiatrique de l'Hôpital de Versailles, vient d'être promue au grade de Chevalier dans l'Ordre de la Légion d'Honneur, sur décision du Ministre de la Santé.

Cette distinction vient récompenser son action dans le champs de la réorganisation de l'**offre de soins en psychiatrie**.

Elle est la fille de **François (Sissis)** et de **Christiane Baylé**, petite-fille de **Tony** et **Lucienne Baylé** et nièce de **Loulou** et **Jacqueline Baylé**

L'Amicale adresse à Marie-Christine ses plus vives félicitations pour cette distinction méritée qui honore toute la communauté saïdienne.

COTISATIONS

Réglez vos cotisations dès maintenant, vous nous évitez un Rappel au 4^e trimestre 2004.

Encore une fois merci de votre aide et de votre fidélité à l'Amicale.

**Chèque Euros à l'ordre de :
" l'Amicale des Saïdéens "
13 rue des Acacias
31650 Saint-Orens**

**Cotisation de base : 16 Euros
Cotisation de soutien :
à volonté**

Changement d'adresse

Nous recevons encore des retours de «L'Echo de Saïda» avec la mention : «N'habite pas à l'adresse indiquée».

Signalez-nous vos changements d'adresse car nous suspendons momentanément les envois des bulletins dans l'attente de la nouvelle adresse.

Carnet de l'Amicale

Naissances : Ils sont arrivés

- M. **Guindos Raphaël**, fils de **Jean** (†) et de **Soler Marie Carmen** (†), et son épouse **Suzanne**, ont la joie de vous faire part de la naissance de leur petit-fils **LEO**, né le 31 juillet 2003, au foyer de leur fils **Philippe** et **Muriel**. 57230 Phillipsbourg.
- M. et Mme **Vincent Jean** sont heureux de vous faire part de la naissance de leur petite-fille **KLARA** née le 22 mars 2004, au foyer de **Karen** et **Laurent Vincent**. 31160 Aspet.
- M. et Mme **Ramos Pierre** vous font part de la naissance de leur petit fils **Lucas**, le 25 février 2004, à Montpellier au foyer de leur fils **François** et de **Fabienne**. 34880 Laverune.
- M. **Maîtrejean Eugène** et Mme née **Paulette Carrivain** ont le plaisir de vous annoncer la naissance de leur petite-fille **JEANNE** au foyer de leur fille **Audrey** et de **Pierre Rodier**. 31100 Toulouse.
- Mme **Escudié Raymonde** veuve de **Jean Pierre**, fils de **Marcel** (†) et **Aline Escudié**, vous fait part de la naissance de son petit-fils **PIERRE** au foyer de son fils **Luc**. 82000 Montauban.
- **David** et **Eloïse** laissent à **Hugo** et **Simon**, la joie d'annoncer la naissance de leur petite cousine **ILANA** le 5 avril 2004, à Avignon, petite-fille d'**Alice** et **Jean-Pierre Hertel** (de Bou-Rached). 84000 Avignon.
- M. **Ortega Hubert** (Aïn-El-Hadjar) et Mme née **Eliane Jaquot** sont heureux de vous faire part de la naissance le 19 avril 2004, à Toulouse, de leur petit-fils **NICOLAS** au foyer de leur fille **Pascal** et de son épouse **Lauriane**. 09100 Pamiers.
- M. **Villars Hervé** et Mme, née **Simone Germon**, ont la joie de vous annoncer la naissance de leur arrière-petite-fille, **ELSA**, née le 22 avril 2004, à Toulouse, au foyer de leur petit-fils **Jérôme** et de **Virginie**. 31780 Castelnau.
- Le **Général Bernard Janvier** et Mme, née **Denise Diaz**, sont heureux de vous annoncer les naissances, le 3 Mai 2004, de leurs petits-fils **JEAN-BAPTISTE** et **ANTONIN**, au foyer de leur fils le Lieutenant-Colonel et Mme **Patrice Janvier**, déjà parents de **Pierre-Antoine**, **Louis** et **Anne-Sophie**. 65, rue Ile de France. 02870 Vivaise.
- M. **Vaude Lucien** et Mme née **Annie Ermosilla**, ont la joie de vous faire part de la naissance de leur 2^e petit-enfant **ROMAIN**, né le 26 mars 2004, au foyer de **Philippe** et **Christelle**. 77910 Varredes

Toutes nos félicitations et longue vie aux nouveaux Saïdéens, ainsi qu'à leurs parents et grands-parents et arrière grands-parents.

Décès : Ils nous ont quittés

- M. **Rivas Manuel (Néné)** décédé le 24 décembre 2003, à Perpignan, à l'âge de 92 ans, de la part de sa belle-sœur **Mme Ingrin-Codina Marie**. 06200 Nice.
- Mme **Gimat Suzanne** née **Fabas** (Ain-El-Hadjar) décédée le 8 janvier 2004, de la part de sa fille **France Bru**. 12400 Vabres-L'abbaye.
- M. **Martinez François** (dit **Toto**) anciennement électricien à Saïda décédé, le 26 février 2004, à l'âge de 86 ans à Montagnac de la part de sa famille. **Ramos**. 34880 Laverune.
- M. **Perez François (Françou)** ex joueur GCS, décédé le 2 mars 2004, à La Couronne (16000), à l'âge de 81 ans, de la part des familles **Perez - Cerna - Dies** et **Magnon**. F. Cerna à Aubignan (84810).
- M. **Garcia Lucien (Lulu)** décédé le 21 mars 2004, à Romans, à l'âge de 72 ans, de la part de ses frères et sa sœur **Mme Thube-Garcia Rosette**. 21500 Montbard.
- Mme **Ortega Maryse** née **Vidal** épouse **Ortega Robert** (†) (Ain-El-Hadjar), décédée le 25 mars 2004, à Marseille, de la part des familles **Fages - Gilles - Ortega**. 66650 Banyuls.
- Mme **Lascar-Bronic Hugnette** décédée, à l'âge de 72 ans, de la part de **Marcel, Heliette, Jacqueline**, enfants de **Moïse Lascar**. Marcel Lascar à Paris (75001).
- Mme **Porcar Madeleine** décédée le 30 mars 2004, à l'âge de 82 ans, à Chaumont de la part de son époux M. **Antoine Porcar**. 52000 Chaumont.
- Mme **Pujalte Dorothée** née **Casas** (Ain-El-Hadjar – épicerie – boulangerie) décédée, le 10 avril 2004, à l'âge de 95 ans, de la part de sa fille **Christiane Couture** née **Pujalte**. 46000 Cahors.
- Mme **Aguera** née **Lucienne Serna**, Présidente de l'Amicale des Saïdéens de la région Lyonnaise, décédée le 29 avril 2004, et M. **Aguera Adolphe** son époux décédé le 1^{er} mai 2004, à Decines-Charpieu, de la part de leurs enfants, petits-enfants, des familles parentes et alliées. Les obsèques ont eu lieu le 3 mai en présence de nombreux amis. 69150 Decines
- M. **Epplin Roland** (Charrier) décédé le 1^{er} mai 2003, à Grugny (76), à l'âge de 60 ans, de la part de sa sœur **Bernadette Darracq**. 33400 Talence.
- M. **Thiburce Pascal**, décédé le 26 janvier 2004, à l'âge de 42 ans, de la part de ses parents, M. et Mme **Thiburce Michel**, ancien sergent du 8^e R.I.M - 3^e Cie, ayant servi aux Fermes **Peyre, Baylé** (Bou-Rached) et **Traverse**. 85340 Ollone Les Bains.
- M. **Péliissié Auguste**, ancien policier à Saïda, décédé le 6 avril 2004, à Nice, à l'âge de 84 ans. De la part de toute sa famille. Communiqué par **Suzette Andréoletti**. 06000 Nice.
- Mme **Baylé Paul**, née **Simone Sabaton**, décédée le 6 Mai 2004, à Dinard, à l'âge de 93 ans. De la part de ses enfants **André** et **Michel**, de ses petits et arrière-petits-enfants, des familles **Sabaton, Gerlier, Chabaud, Guibert** et **Baylé**. 35800 Dinard.
- Mme **Rivas Jean**, née **Maria Garcia**, décédée le 18 Juin 2004, à Toulouse, à l'âge de 97 ans. De la part de ses enfants **Michel** et **Renée** et de sa famille. 31400 Toulouse.

L'Amicale présente ses condoléances à toutes les familles saïdéennes dans le deuil et partage leurs peines.